

# Lacan Quotidien



n° 719 – Lundi 12 juin 2017 – 17 h 47 [GMT + 2] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)

## Sommaire

### ÉDITORIAL

Anaëlle Lebovits-Quenehen  
**Tant qu'il y aura des actes**

Philippe Hellebois, **Marine Le Pen bientôt députée**

Fouzia Taouzari, **Arrière les arriérés !**

## CHAMP FREUDIEN ANNÉE ZÉRO

Communiqués du Conseil de l'ECF et du Conseil de l'AMP

## CONTROVERSE SUR LE TROTSKISME

Lettre d'Éric Marty – Réponse de Jacques-Alain Miller

## NINA VERSUS ŽIŽEK

Nina Krajinik, **Nina's Story (1): In the Jaws of Žižek**

## VERS UNE REFORTE DE L'ENSEIGNEMENT DANS LE CHAMP FREUDIEN

Émilie Champenois, **L'inventeur inconnu des phénomènes élémentaires**

Guy Trobas, **Petite note sur la « prise à bail »**

## Lacan Cotidiano

Suplemento especial de Lacan Quotidien



Clara M. Holguín, Margarita Álvarez, Claudia González

## EL DEBATE ARGENTINO

Silvia Ons, Aníbal Leserre



## **EDITORIAL**

**Anaëlle Lebovits-Quenehen**

### **Tant qu'il y aura des actes**

La psychanalyse arriverait à sa fin accomplie selon l'un de nos collègues (1). M'est avis que cette assertion très anticipée nous en apprend davantage sur la position subjective de celui qui le pense et l'écrit que sur l'état de la psychanalyse elle-même. Constaté la fin de la psychanalyse alors même que sa vivacité, sans cesse à renouveler, dépend du seul désir de ceux qui s'en préoccupent est en effet chose étrange. S'il n'est pas besoin d'être en analyse pour être bien vivant, s'intéresser de près, voire de très près, à la psychanalyse et au réel incandescent qui en fait l'objet, n'est pas non plus la garantie d'être bien vivant.

#### *Seuls les actes*

On peut bien proclamer la fin de la psychanalyse. On annonça jadis le crépuscule des dieux, puis celui des idoles. Du reste, la psychanalyse sera peut-être morte un jour comme elle le fut par le passé – elle n'est pas vieille pourtant. C'est justement Lacan qui la réanima en lui rendant la vie perdue dans l'usure des usages. L'extraordinaire « Rapport de Rome » qui marque le début de son enseignement l'atteste.

Aujourd'hui comme hier, la suite dépendra de qui la fera vivre, et certainement pas d'une vie linéaire, de ce genre de vie courant vers son *télos* (sa finalité), comme les êtres rejoignent asymptotiquement leur essence dans certaines philosophies antiques (et moins antiques, semble-t-il). Elle vivra au contraire d'une vie scandée par des actes – il n'y a que ça de vrai, *in fine*.

Car la psychanalyse n'est pas seulement une théorie ou une pratique comme il en existe un paquet d'autres. Elle n'est pas davantage une religion comme il en existe quelques-unes. Elle pourrait n'être que cela et serait alors effectivement parvenue, en tant que telle, à sa fin, mais elle est au contraire bien vivante, et aujourd'hui spécialement. Cette théorie d'une pratique dont l'objet est le réel de la jouissance a (et à ce titre déjà) de beaux jours devant elle. Mais

elle ne restera vivante que si elle reste fidèle à son éthique, qui s'évalue à ses seuls effets, soit au point où Lacan, introduisant ses *Écrits*, prétendait amener son lecteur à « une conséquence où il lui faille y mettre du sien » (2). C'est ce que Jacques-Alain Miller a, me semble-t-il, pris au sérieux en ce moment politique auquel la France et le monde en sont arrivés.

Considérer que la psychanalyse est parvenue à la fin de son Histoire dans le moment où elle est aujourd'hui, c'est précisément ne pas y mettre du sien.

Cela étant, tant qu'il y aura des hommes pour prétendre que sa fin est advenue, nous pourrions être sûrs que ce n'est pas le cas. Tant qu'elle sera vivante, en effet, incarnée, assez gênante pour diviser et interpréter ceux qu'elle vise, tant qu'il y aura des hommes et des femmes pour déranger les défenses des *parlêtres* qui peuplent ce monde, il y en aura d'autres pour vouloir qu'elle soit finie, *hic et nunc*, sans délai ou quasi.

### *Psychanalyse ◇ politique*

Il y a certes un apparent paradoxe à ce que les psychanalystes interviennent dans le champ du politique. Et le premier d'entre eux est que le politique est le lieu du vivre-ensemble et de la norme-mâle, du *pour tous*, quand la psychanalyse est celui du vivre-séparément, et du vivre-séparément de soi qui plus est, de l'a-normalité, du singulier (et non du particulier).

User de l'enseignement de Lacan, et l'user le cas échéant, pour nourrir une ligne politique partisane, fut-elle animée des meilleures intentions du monde, n'est pas lacanien. S'orienter de l'enseignement de Lacan (et non d'un quelconque lacanisme) pour intervenir dans la Cité quand les circonstances l'exigent est une tout autre chose.

Il s'agit plutôt d'y répondre à l'impératif de se situer quand nos actes (ou leur absence) produisent désormais des effets politiques. S'orienter de l'enseignement de Lacan, c'est saisir la *tuché* qui s'offre à nous pour ne pas collaborer à l'ordre du monde au prétexte que l'histoire tourne en rond (3), et en ce moment possiblement vers le pire. C'est donc résister, et ce, non pas en dépit de ce que l'histoire tourne en rond, mais précisément parce qu'elle tourne en rond, comme Lacan nous l'indique. C'est résister donc et ne pas laisser le désir *s'émousser avant de se tarir* (4).

Être vivant, au fond, c'est accepter de ne pas tellement tourner rond à l'heure où le discours analytique et la démocratie qui en est la condition de possibilité sont menacés de tourner court. Les temps qui courent nous invitent, je le crois, à être fidèle à Lacan (si tant est que son éthique soit fidèle à la nôtre), ils invitent donc à la vie, mais c'est tout un.

---

1 : Alemán J., « La fin de la psychanalyse », *Lacan Quotidien*, n° 713, 3 juin 2017.

2 : Lacan J., « Ouverture de ce recueil », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 10.

3 : Cf. Lacan J., « Une leçon de politique lacanienne », *La movida Zadig*, n°1, Paris, Navarin, 2017.

4 : La formule est de Lacan dans le « Rapport de Rome ». Cf. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 239.



## **Marine Le Pen bientôt députée**

### **par Philippe Hellebois**

Après deux tentatives infructueuses en 2007 et 2012, Marine Le Pen va probablement être élue députée de la 11<sup>e</sup> circonscription du Pas-de-Calais, celle où se trouve la ville d'Hénin-Beaumont administrée par le Front national – elle y dépasse d'ailleurs la barre des 50%.

On ne dira pas que c'est une surprise même si la presse nous a régulièrement bercés de la chanson « Crise au FN » : leurs candidats sont pour la plupart en ballottage défavorable (France 2 hier soir : Gilbert Collard était pathétique, Philippot crânait, Nicolas Bay zozotait...), les cadres s'écharpent, les affaires se multiplient, MLP va être mise en examen, déprime, picole, Marion s'en va, etc. Le FN est d'ailleurs structurellement en crise, soit de façon permanente. Et comment pourrait-il en aller autrement à voir le conglomérat de repris de justice, de nazillons divers, de skinheads, de bras cassés, qu'il constitue ?

Cette chanson est une scie bien faite pour nous rassurer à peu de frais, faire penser à autre chose, bref endormir. L'assoupissement commence déjà avec ces propos habituels selon lesquels MLP et son Front national, c'est tout ce que l'on voudra, mais pas du fascisme. La campagne électorale fit pourtant tomber les masques à la fin d'avril, grâce notamment aux efforts conjugués de Jacques-Alain Miller et de Bernard-Henri Lévy. Macron sembla même les avoir entendus, et ne rata pas une occasion de rappeler les liens entre les Le Pen, leur entourage et la collaboration. Quant à MLP, elle se dévoua fort opportunément à la manifestation de la vérité en sortant nue du puits que fut pour elle le débat de l'entre-deux tours quand elle évoqua, après deux heures de vociférations, une Europe à la *Schlague* ! Hélas, trois fois hélas, dès le soir du second tour de l'élection présidentielle, le nouveau président y allait de ses remerciements à son adversaire comme si celle-ci avait été une candidate comme une autre, et non une ennemie implacable de la démocratie grâce à laquelle elle voulait se faire élire. Quelle mouche avait donc piqué le nouvel élu sinon celle des nécessités du discours du maître : *Circulez, n'y a plus rien à voir !* C'était le début du Macronron...

Il est fréquent de lire ou d'entendre tels penseurs universitaires de la chose politique, notamment de gauche, assurer que c'est une erreur d'assimiler MLP au fascisme – propos péremptoires puisque leurs auteurs ne disent jamais clairement leurs hypothétiques différences. C'est à croire qu'ils sont dupes des apparences : MLP ne ressemble pas au Duce, Philippot ne parade pas en chemise noire et bottes de cuir, le salut fasciste ou nazi ne serait pas généralisé ou obligatoire au FN et, *last but not least*, MLP se dit patriote !

Comme le remarquait Umberto Eco dans un petit texte précieux republié récemment *Reconnaître le fascisme*, celui-ci était une dictature *fuzzy*, soit floue, confuse, voilée, au contraire du nazisme. Et s'il n'y eut qu'un seul nazisme, le fascisme put revêtir divers costumes, celui du phalangisme franquiste, des dictatures portugaises, roumaines, hongroises pendant la dernière guerre (et à nouveau aujourd'hui pour cette dernière). Eco avançait cette heureuse formule : « On peut jouer au fascisme de mille façons, sans que jamais le nom du jeu change. » (1) Autrement dit, précisait-il encore, on peut enlever d'un régime fasciste tel ou tel aspect, son caractère fasciste reste reconnaissable. Il en isolait divers aspects dont l'empilement donne le vertige : le culte de la tradition ; le refus du modernisme, soit du discours de la science ; l'action pour l'action ; refus de la différence et de l'étranger ; l'exploitation de la frustration sociale ; le nationalisme ; l'obsession du complot ; le culte de la mort ; le culte du chef ; le populisme ; une *novlangue* pauvre... bref le père Ubu dans toute sa splendeur. Sa conclusion : « L'Ur-fascisme est toujours autour de nous, parfois en civil. Ce serait tellement plus confortable si quelqu'un s'avancait sur la scène du monde pour dire : "Je veux rouvrir Auschwitz, je veux que les chemises noires reviennent parader dans les villes italiennes !" Hélas la vie n'est pas aussi simple. L'Ur-fascisme est susceptible de revenir sous les apparences les plus innocentes. » (2)

1 : Eco, U., *Reconnaître le fascisme*, Paris, Grasset, 2010, p. 31.

2 : *Ibid.*, p. 50.



# Arrière les arriérés !

par Fouzia Taouzari

Sous le titre « L'État islamique, c'est l'irruption de reliquats de la tradition dans une hypermodernité », *Libération* du 3-4 juin 2017 consacre un article à Myriam Benraad (1) à partir de son dernier ouvrage, *L'État islamique pris aux mots*, dans lequel elle propose d'« analyser le langage de l'État islamique pour mieux déconstruire l'idéologie de ce groupe » et le combattre.

Dans cet article, on peut lire ceci : « Nous vivons une époque hypermoderne et mondialisée qui fabrique de l'angoisse. Il y a un surinvestissement de l'EI dans cette identité de “vrais musulmans” contre celle des “mécraants” et “apostats”. Leur interprétation de la réalité est très éloignée des textes sacrés. »

L'EI sait diviser pour mieux régner. C'est l'érection du « nous » contre « eux ». La propagande de l'EI se base sur la notion d'identité pour attirer dans ses filets les brebis égarées en leur offrant une identité nouvelle. Ce qui est forclos dans cette idéologie fasciste qui est celle de l'EI, c'est l'altérité, la modernité, les Lumières.

Cette idéologie, qui est politique plus que religieuse, possède la structure de l'*Ur-fascisme* développée par Umberto Eco, celle d'un « fascisme primitif et éternel » (2).

Si toutes les traditions sont « connes », pour reprendre le Dr Lacan, celle que prône l'EI est *immonde*. Il y a un niveau où les traditions sont importantes, elles signent une appartenance, une histoire, une culture – elles fondent ce que Lacan nomme le discours établi incarné par un Autre désirant. L'EI se situe à un autre niveau : c'est le monde de *Das Ding*, incarné par un Autre non barré et tout-puissant.

L'EI proclame un Islam qui n'existe pas, avec une idéologie encore plus arriérée que ne l'était l'Islam du temps de sa révélation. L'EI promet une race pure. En cela, son idéologie est sœur du nazisme. L'EI, c'est l'annihilation du progressisme éclairé et de la modernité, tout en utilisant des outils de propagande hypermoderne, caractéristique de l'*Ur-fascisme*.

*Arrière les arriérés !* (3) « Notre devoir est de [vous] démasquer, de montrer du doigt chacune de [vos] nouvelles formes – chaque jour, dans chaque partie du monde. » (4) Plus que jamais radicalisons-nous face aux radicalismes. De cette ignominie nous ne voulons pas. La religion musulmane telle qu'elle m'a été transmise ne relève pas de l'immonde fascisme que prône l'EI, travesti sous le signifiant Islam.

1 : Myriam Benraad est docteur en science politique, spécialiste du monde arabe et du Moyen-Orient.

2 : Eco U., *Reconnaître le fascisme*, Paris, Grasset, 2010, p. 34.

3 : L'expression est utilisée par Jacques-Alain Miller, à la suite d'un propos de Philippe Sollers. Cf. *Lacan Quotidien*, n° 716, 9 juin 2017.

4 : Eco U., *Reconnaître le fascisme*, *op. cit.*, 4<sup>ème</sup> de couverture.

# CHAMP FREUDIEN ANNÉE ZÉRO

## Communiqué du Conseil de l'ECF

Le Conseil de l'ECF salue avec enthousiasme l'initiative de Jacques-Alain Miller de créer un mouvement lacanien mondial nommé *la movida Žadig*, dont la portée politique pour les écoles de l'AMP, l'ensemble du Champ freudien et l'opinion éclairée, annonce une nouvelle époque de la psychanalyse.

L'École de la Cause freudienne s'inscrit pleinement dans cette démarche et mettra en œuvre tous les moyens nécessaires pour cette finalité. Le Conseil et l'ensemble de l'École se réjouissent grandement de la reprise de l'enseignement de Jacques-Alain Miller sous la forme renouvelée du « Séminaire démultiplié ».

Au moment où en France, en Europe et dans le monde, les formes politiques de l'expression démocratique et de la gouvernance sont en mutation, l'éclairage de l'orientation lacanienne est crucial afin d'en saisir les enjeux pour la psychanalyse et de définir justement l'intervention de la psychanalyse dans la Cité.

*Pour le Conseil de l'ECF, Christiane Alberti, Présidente*

---

## Asociación Mundial de Psicoanálisis

El Consejo de la AMP saluda con gran entusiasmo el mensaje de Jacques-Alain Miller publicado en *Lacan Quotidien* n° 718 en el día de hoy, domingo 11 de Junio de 2017, con el texto titulado "Champ freudien, Année zéro". (Encontrarán traducción al español en el fichero adjunto).

Una nueva época se anuncia para las siete Escuelas de la AMP con la *Aufhebung* promovida por el deseo decidido de Jacques-Alain Miller en la extensión de la red política lacaniana a nivel internacional denominada *Žadig*: "La red política lacaniana mundial no se confundirá con la AMP ni con sus Escuelas, constituye más bien su extensión al nivel de la opinión. En este sentido, se beneficiará en todas partes del apoyo de nuestras instituciones y formará parte del Campo Freudiano en el sentido amplio del término."

Se trata de llevar hasta sus verdaderas consecuencias, una vez más, la enseñanza de Jacques Lacan de un modo que esté a la altura de las apuestas y coyunturas del mundo contemporáneo. Así la clínica, la política y la episteme del psicoanálisis de orientación lacaniana encuentran en este momento de refundación el anudamiento necesario para responder a las exigencias actuales: "Todo vuelve a comenzar, sin ser destruido, para ser llevado a un nivel superior".

A la vez, Jacques-Alain Miller anuncia en este importante texto la reanudación de su trabajo de elaboración que dejó interrumpido en 2011 con su Curso en el que se han formado diversas generaciones de analistas. Y lo retoma — ¡cuántos esperábamos este momento!— bajo la forma de un "Seminario desmultiplicado" que tendrá como objetivo "inscribir para siempre la enseñanza de Lacan en el discurso universal".

La AMP y sus siete Escuelas son llamadas a apoyar y a desarrollar este renovado impulso que pone a cero el contador del tiempo lógico que las ha animado desde sus respectivos momentos de fundación.

El Consejo de la AMP quiere hacer suyo este llamamiento con el compromiso de poner a disposición todos sus recursos, todo el deseo decidido de sus miembros para esta noble empresa.

*El Consejo de la AMP*

*11 de Junio de 2017*

# Association Mondiale de Psychanalyse

Le Conseil de l'AMP salue avec un grand enthousiasme le message de Jacques-Alain Miller publié le dimanche 11 juin 2017, dans *Lacan Quotidien* n° 718, avec son texte intitulé « Champ freudien, Année zéro ».

Une nouvelle époque s'annonce pour les sept Écoles de l'AMP avec cette *Aufhebung* promue par le désir décidé de Jacques-Alain Miller dans l'extension du réseau *Zadig* : « Le réseau politique lacanien mondial ne se confondra pas avec l'AMP ni avec ses Ecoles, il en constitue plutôt une extension au niveau de l'opinion. A ce titre, il bénéficiera partout de l'appui de nos institutions et fera partie du Champ freudien au sens élargi du terme. »

Il s'agit, une fois encore, de mener jusqu'à ses véritables conséquences l'enseignement de Jacques Lacan, d'une manière qui permette d'être à la hauteur des paris et des conjonctures du monde contemporain. Ainsi la clinique, la politique et l'épistémè de la psychanalyse d'orientation lacanienne trouvent dans ce moment de refondation le nouage nécessaire pour répondre aux exigences actuelles : « Tout recommence, sans être détruit, pour être porté à un niveau supérieur. »

Dans ce même temps, Jacques-Alain Miller annonce dans ce texte important la reprise de son travail d'élaboration, interrompu en 2011, avec son Cours où se sont formées des générations d'analystes. Il le reprend — combien d'entre nous espérons ce moment ! — sous la forme d'un « Séminaire démultiplié » qui aura comme objectif « d'inscrire à jamais l'enseignement de Lacan dans le discours universel. »

L'AMP et ses sept Écoles sont appelées à appuyer et à développer cette impulsion renouvelée qui met à zéro le compteur du temps logique qui les a animées depuis les moments respectifs de leurs fondations.

Le Conseil de l'AMP souhaite faire sien cet appel avec l'engagement de mettre à disposition toutes ses ressources, tout le désir décidé de ses membres pour cette grande entreprise.

*Le Conseil de l'AMP*

*11 juin 2017*



# CONTROVERSE SUR LE TROTSKISME

## UNE LETTRE D'ERIC MARTY

Cher Jacques-Alain Miller, dans la controverse que vous avez provoquée sur l'hitléro-trotskyisme et l'imputation de faits de collaboration, il n'a pas été fait mention, je crois, du fait que le personnage incriminé Pierre Lambert, de son vrai nom Boussel était juif et aurait donc eu le plus grand mal à faire de "l'entrisme" dans un des partis de la collaboration comme vous le supputiez. Bien à vous, Eric Marty

## LA REPONSE DE J.-A. MILLER

Cher Eric Marty, je sais votre vigilance quand il s'agit des juifs, et je vous en sais gré. Quand vous avez voulu démontrer que Badiou était antisémite, je ne vous ai pas du tout suivi, je crois l'avoir écrit, mais j'ai néanmoins reconnu le sérieux du commentaire que vous avez donné d'un des textes les plus farfelus du Prince philosophe.

Vous entrez maintenant dans la querelle de l'hitléro-trotskyisme par cette même porte, la porte juive. Bien, c'est votre biais. Je vous réponds : si, il a été fait mention de la judaïté de Boussel dit Lambert. On peut lire en effet dans une lettre de Serge Dziomba, publiée par *Lacan Quotidien* : « Pierre Lambert, né en 1920, juif d'origine (...) » (1).

Dans cette lettre, Dziomba corrigeait « une erreur » (son titre) par moi commise, comme il l'écrit, « sur la foi d'un site Internet ». Cette erreur consistait à croire que Boussel-Lambert avait été membre du *Rassemblement National Populaire* de Marcel Déat. Dziomba, dont la culture marxiste et trotskiste m'apparaît indubitable, est remonté à la source de cette erreur. Je donne maintenant à lire, ou relire, un passage de sa lettre :

« J'en viens maintenant à la source de l'erreur, elle apparaît avec Yvan Craipeau, ancien trotskyste puis plus tard dirigeant du Parti Socialiste Unifié. Il attribue en juillet 1999 les thèses d'Henri Molinier sur la victoire d'Hitler et Staline et les conséquences qu'il en tire, à... Pierre Lambert, alors que, comme je l'ai montré, Pierre Lambert s'était opposé à cette analyse et aux conséquences qu'elle impliquait, soit d'entrer dans le parti de Déat. Craipeau écrit à propos de Molinier et Lambert: "... *Puisque Hitler et Staline vont inévitablement gagner la guerre, il faut entrer dans le parti (fasciste) de Déat. Ce que firent les camarades* ».

Cette erreur, sans être reprise dans son livre *Secrets de jeunesse* par Edwy Plenel, n'y est pas contredite, mais soutenue par des sous-entendus. Il écrit à propos des relations entre Pierre Lambert et Henri Molinier : « *On ne sait s'ils pensaient pareillement, mais on peut le supposer.* » Et ajoute : « *On peut même penser qu'Henri Molinier, son aîné d'un peu plus de vingt ans fut alors le mentor de Pierre Lambert.* » Or, sur l'attitude à adopter après la défaite, en 1940, non seulement Lambert ne pensait pas comme Molinier, mais encore il s'y est opposé pratiquement, Molinier n'étant nul mentor de Lambert.

Enfin, *Le Figaro* du 9 novembre 2001 publie une note de lecture du livre d'Edwy Plenel *Secrets de jeunesse* distinguant « *deux trotskyisme (le honteux et le lumineux)* ». « *Le honteux* » c'est « *le trotskyisme de Pierre Lambert, pour aller vite, avec sa manie de l'entrisme jusques et y compris dans les partis de la collaboration avec Hitler* ».

Quant à votre observation générale sur le fait qu'un militant trotskiste, parce que juif, n'aurait pas fait de l'entrisme dans un parti collaborationniste, je ne sais qu'en penser. C'est aux historiens du trotskisme à nous dire si le cas s'est ou non présenté effectivement. Je ne vois pas que ce soit *a priori* impossible.

En effet, les écrits d'un Laurent Schwartz, que j'ignorais et que mon juge tricéphale m'a mis sous le nez, montrent que le militant trotskiste se faisait un devoir de suspendre toutes les déterminations reçues de l'histoire (voire de la biologie, cf. le texte bouleversant de Paz Corona publié dans cette même rubrique (2)) pour s'identifier comme citoyen du monde, homme parmi les hommes, aide et soutien des opprimés partout dans le monde, etc (3). Si la ligne du parti, ou de la secte, lui avait commandé d'entrer dans un parti collabo, je ne crois pas que la détermination « être juif » aurait arrêté un trotskiste conséquent.

Mais c'est ici spéculation (la mienne) contre spéculation (la vôtre). Laissons les faits trancher.  
Bien cordialement à vous, JAM

1 : Dziomba S., « Une erreur », *Lacan Quotidien*, [n° 684](#), 2 mai 2017.

2 : Cf. Corona P., « À mes sœurs », *Lacan Quotidien*, [n° 717](#), 10 juin 2017.

3 : Cf. Broué M., Prémey V. & Stora B., « Hitléro-trotskyte », *Mediapart.fr*, 1<sup>er</sup> juin 2017, repris dans *Lacan Quotidien*, [n° 712](#), 2 juin 2017, à propos de Miller J.-A., *Le Bal des lepénotrotskytes*, Navarin, 2017 (texte d'abord paru dans *Lacan Quotidien*, [n° 673](#), 27 avril 2017).



---

# NINA VERSUS ŽIŽEK

## Nina's Story

### Part 1: In the Jaws of Žižek

by Nina Krajnik

I recently travelled to New York. Stopping by in a bookstore-café of a hipster neighbourhood of Williamsburg, I came across a group of students fervently discussing the newest political scene in town. "Where are you from?" a friendly American asks me. "I'm from Slovenia". "Oh, the same as Žižek, the Lacanian philosopher, right?" "That's right", I say, surprised he did not mention the new American first lady, Ms Trump. "What do you do in Slovenia?" he continues. "I studied philosophy, but I'm a psychoanalyst now. I'm starting a Lacanian organisation there." "Awesome! But aren't all Slovenians interested in Lacan?"

It's a standard joke and a great conversation starter on a random NYC day in May. It is no secret that Slovenia ranks highly among those who like to quote Lacan. With decades of Žižek's performance on the international stage, a small country surely began to radiate with pride for being recognized on the map of the Media and the Academia. Žižek, the "most well-known Lacanian"! His books – "psychoanalysis for every household"! His talks – "the unconsciousness of the Balkans" that enflames the youth, impressed by "the dangers of the mind" and "the radicality of the intellect"!

At first glance these propagandistic signifiers may not seem worrying and may even portray Slovenia as the "Lacanian state". However, it is entirely unknown that there were actually no Lacanian psychoanalysts in Slovenia until 2015. No psychoanalytic organisation was present and no psychoanalytic practice existed. In fact, Slovenia remained one of the rare countries world-wide that had never embraced Lacanian psychoanalysis...

Strange, you say? And you are not mistaken. But what might seem even more surprising is that it was precisely Žižek who actively stood up against Lacanian psychoanalysis, not only for the last 35 years, but also when it finally appeared in Slovenia two years ago.

But how could it be that in "Žižek's land", until now, there was no Lacanian psychoanalysis? Moreover, how is it possible that in a certain place everybody knows Lacan, but not a single person becomes an analyst? And last but not least, why would Žižek, branded as "a promotor of Lacan", issue a ban on cooperation with those who finally wished to support the presence of psychoanalysis in Slovenia?

It is because for almost four decades, Slovenia has been caught in the jaws of Žižek. Modified, privatized and misleadingly institutionalized, Žižek's theories created the Slovenian Lacanian delirium that blocked the presence of the analytical discourse, while at the same time it became a well-known Slovenian export product. Yes, Slovenia is the country that exports delirium and blocks analysis. But how has it come to this?

### *Conceptual Deception*

Works of Lacan entered Slovenia, then at the time Yugoslavia, under the paradoxical signifier "*theoretical psychoanalysis*", based on the premises that contemplating on theory makes of someone a "theoretical psychoanalyst", while the clinic is merely a decoration to the grandiosity of philosophical knowledge. This "innocent" reduction created the strongest defence against psychoanalysis that exists in our time, by becoming exactly what Freud and Lacan were warning about – a speculative *Weltanschauung*, repetitive *Schwärmerei*, swinging between two different discourses, while giving meaning to everything by swallowing the real.

### *Organisational Hoax*

Despite the fact that it never consisted of any psychoanalysts, Žižek's circle was declared as the "Ljubljana School of Psychoanalysis" and the "Ljubljana Lacanian School". The organisation shaped the generations, convinced that no one needs to do analysis to be capable of developing psychoanalytic concepts, social and cultural phenomenon or even making any clinical presentations. This project was accompanied by academic sectarianism and the control over a public debate stemming from the privatisation of the university departments and publishing houses in Ljubljana, safe-guarded by public financial resources close to the tycoon elite and established after the collapse of Yugoslavia.

As my friend, the Serbian psychoanalyst Branimir Stojanović well accurately detected, "what defined the logic of the Slovenian Lacanian philosopher was the orally-sadistic moment of swallowing and the incorporation of public property, based on a prohibition from socialist time: psychoanalysis is allowed, but psychoanalysts are banned." This economic privatisation reached its zenith in a megalomaniac signifier of Žižek's group known as the "Lacanian Troika" *alias* "the three who rule in the name of Lacan". In this constellation, Lacanian psychoanalysis was mutilated in order to become (and also remain) Žižek's object of privatisation.

But what happened in Slovenia has spread elsewhere. Today from Ljubljana to NYC people share interest in this distortion, seldom aware that a deviation of Žižek had done more damage to Lacanian psychoanalysis than anything else ever could, since it established the strongest defence against it and thus deadened its progress. This is a defence that in Slovenia had a mortifying effect and prevented the analytical discourse for almost forty years, and it is therefore not without consequences everywhere that it is still falsely acknowledged.

"Yes, Slovenians always had an interest in Lacanian psychoanalysis", I tell my American friend. What they didn't have was a desire for it. This is a desire that is now being propelled through degradations that Slovenians have witnessed, being born and raised in a perfected signifying structure of a defence. This is a desire that is revealing the pillars of Žižek's actual anti-Lacanian discourse, which is the same desire that is now finally bringing psychoanalysis to the duty that it should have in Slovenia, as elsewhere in the world.

*Nina Krajnik is a Slovenian citizen and member of NLS (New Lacanian School) and WAP*

---

# VERS UNE REFONTE DE L'ENSEIGNEMENT DANS LE CHAMP FREUDIEN

Voici deux notes, rédigées indépendamment l'une de l'autre. La première fait état d'une véritable trouvaille érudite concernant le terme, si couramment utilisé dans notre clinique, « phénomène élémentaire » (le plus souvent au pluriel). La seconde apporte une précision importante concernant une expression métapsychologique qui avait retenu l'attention lors de la dernière Journée UFORCA. On voudrait dans le Champ freudien davantage de contributions de cette qualité. — Jam

## **L'inventeur inconnu des *phénomènes élémentaires* avant Gaëtan Gatian de Clérambault**

**par Émilie Champenois**

Marcel Réja est le pseudonyme du docteur Paul Meunier (né en 1873) ; alors médecin adjoint à l'asile de Villejuif, il fit paraître son livre *L'Art chez les fous* en 1907. « Ce psychiatre inconnu », dans l'ombre de l'illustre Auguste Marie (1), est non seulement l'un des pionniers de ce que l'on appelle « la pathologie de l'expression », mais aussi un précurseur de ce qui sera nommé « art brut » quarante ans plus tard par le peintre Jean Dubuffet.

Comme Jules Séglas étudie le langage des aliénés en 1892, M. Réja se met à étudier les « conditions intérieures » qui mettent en œuvre les productions artistiques (prose, dessin, écrits) de ses patients, mettant en exergue le cousinage entre génie et folie. Il montrera que « la fonction du langage » (2) reste l'intermédiaire le plus subtil et « l'instrument le plus susceptible de déceler les troubles à peine perceptibles qui viendront à s'y produire », comme par exemple dans les maladroites charmantes du langage articulé ou à travers la littérature foisonnante chez ces « vrais fous » capables de confier au papier des conceptions plus ou moins intéressantes.

Laissant de côté les poncifs et le sens commun, M. Réja appellera « automatisme intellectuel » l'absence de logique associée au rôle prépondérant du jeu de mots, excluant toute notion de « beau ». Il décidera d'ailleurs de laisser la notion usuelle *d'intention* aux artistes professionnels. Décrivant la spontanéité, la passion, voire la manie qui pourraient motiver cette activité artistique du génie et du fou, M. Réja ira jusqu'à élever l'essai du médecin philosophe Louis Francisque Lélut, *Du Démon de Socrate*, au rang de paradigme témoignant de ce que le maître d'Aristote et de Platon était tout bonnement un fou atteint d'idées de grandeur et de suractivité, soit « le refus de reconnaître l'existence des réactions de fatigue chez un organisme surmené ». Il précise que la plupart des maladies mentales débutent par une période d'excitation où les forces mentales semblent décuplées, rappelant le cas de Marc le Syracusain, cité par Aristote, lequel ne faisait de bons vers que sous l'influence de la manie.

À propos de ces sujets donc, exposés à des troubles de par leur activité mentale intensive, il parlera plutôt alors de *tendance*, d'impulsion, celle qui guide l'action au point qu'il n'est pas possible au sujet de s'y soustraire, « le fou se distinguant du non-fou en ce qu'il subit le mouvement de ses idées au lieu de les diriger » (3). Ce mécanisme qu'il appelle de « dédoublement mental » – souligné, dit-il, par nombre de persécutés qui perdent tout contrôle rationnel – est comparable au rêve éveillé ou au somnambulisme. Cet « accident » peut être aussi graduellement plus intense : c'est l'hallucination, en cela que « le fou voit ce qu'il croit et non pas ce qu'il voit » (4).

Le docteur Paul Meunier, dans son étude des conditions de la genèse des productions artistiques, écrit en 1907 : « Il n'est aucune science humaine qui n'ait tiré les éclaircissements indispensables et l'affirmation des solides principes, de l'étude des phénomènes élémentaires » (5).

Et dans cette formule d'une poésie indéniable, il ajoute : « Les fous nous dévoileront les tendances et manières d'être de l'esprit humain dans la nudité de leur mécanisme avec la maladresse de leur ingénuité [...] nous serons certes, moins éblouis, mais nous avons plus de chances d'y voir clair ».

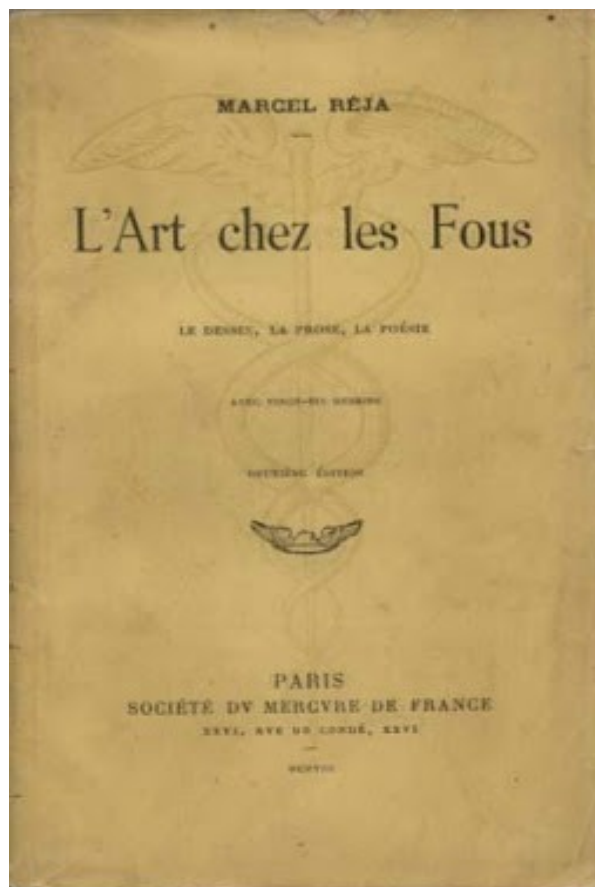
1 : Auguste Marie, psychiatre hygiéniste (1865-1934), médecin-chef de l'asile de Villejuif en 1900.

2 : Réja M., *L'Art chez les fous. Le dessin, la prose, la poésie* [1907], Paris, Mercure de France, 1907 ; rééd. L'Harmattan, 2000, p. 105.

3 : *Ibid.*, p. 14.

4 : *Ibid.*, p. 48.

5 : *Ibid.*, p. 17 & sq.



## Petite note sur la « prise à bail »

par Guy Trobas

Lors de la discussion autour du cas que j'ai présenté au Colloque de l'UFORCA, le 20 mai dernier, Jacques-Alain Miller s'est interrogé et m'a interpellé sur les sources de ma reprise de l'expression de « prise à bail », attribuée à Lou Andreas-Salomé en fin de mon travail. J'y réponds ici plus complètement.

En fait, j'ai repris cette expression d'un passage des *Écrits* de Lacan, précisément de ses « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine ».

S'agissant de « la dépendance rectale » par rapport au vagin, il qualifie de « fameuse » cette « prise à bail » (1), pointant par là que l'expression devait déjà être ainsi en usage dans la communauté analytique.

Nous nous limiterons ici aux toutes premières sources de cet usage. D'abord Lou Andreas-Salomé. C'est elle qui introduit, sous cette modalité, une spécificité chez la femme quant à ce qui serait, sur un plan général, une série de points communs entre la sexualité génitale et la sexualité anale. Cela leur donnerait une intimité qui, à la maturité sexuelle, s'estomperait, mais qui pourrait se réaffirmer par voie régressive. Elle développe ce point de vue au début de la deuxième partie de son texte de 1915 « "Anal" et "Sexuel" » que l'on trouve en français dans son ouvrage *L'amour du narcissisme* (2), lequel rassemble sept de ses travaux psychanalytiques.

Ce texte fera l'objet, quant à sa publication par Freud, de quelques échanges dans leur correspondance (3). Freud, qui n'est pas avare de compliments avec Lou Andreas-Salomé, lui dira dans sa lettre du 18 novembre 1915 : « c'est ce que vous m'avez donné de meilleur jusqu'ici ». Et d'ajouter des mots laudatifs sur sa finesse, son esprit de synthèse et son expression admirable ! Il n'en restera pas là. C'est à deux moments qu'il fera ensuite cas de ce travail dans ses écrits, précisément en citant cette formulation de Lou Andreas-Salomé.

Tout d'abord dans son article de 1917, « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal » (4), à l'avant-dernier paragraphe, qualifiant de « bon mot » ladite expression. Puis dans une note de 1920 qui se trouve au chapitre II de ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* (5) qui concerne la sexualité infantile, plus précisément dans la petite partie intitulée « Activité de la zone anale ». Citons ici ce que Freud écrit à la fin de cette note, élogieuse encore quant au travail de Lou Andreas-Salomé : « À la séparation nette exigée plus tard entre les processus anal et génital, s'opposent leurs étroites analogies anatomiques et fonctionnelles et leurs rapports réciproques. L'appareil génital reste voisin du cloaque, "chez la femme, il n'en est même que la location" ». Les guillemets indiquent que Freud cite Lou Andreas-Salomé. Celle-ci, dans la traduction en français de son texte paru dans le recueil évoqué, dit précisément ceci : « chez la femme, il n'en est même guère qu'une partie prise en location ».

Deux remarques s'imposent ici. La première est que la dépendance dont parle Lacan est plutôt inverse : c'est l'appareil génital qui est situé dans une certaine dépendance du cloaque, donc de l'érotisme anal, avant de s'en désolidariser.

La deuxième concerne la traduction de la phrase de Lou Andreas-Salomé. Les différents traducteurs de son texte, comme des deux occurrences de ce dire chez Freud, ont choisi plutôt le mot « location » que le mot « bail ». La phrase en allemand est la suivante : *beim Weibe ihr sozusagen nur abgemietet*. Ma collègue et amie germaniste Susanne Hommel, consultée sur ce point, opine sur la pertinence plus grande, dans le contexte de cet écrit, du terme « bail » qui souligne mieux la limite temporelle de cette dépendance (que mentionne Freud) – sans compter qu’il paraît plus élégant.

Reste une interrogation sur la formulation de Lacan : est-elle de son cru, sa propre traduction du texte en allemand de Lou Andreas-Salomé auquel il aurait eu accès, ou bien l’a-t-il reprise telle qu’elle circulait alors ? Se poserait par conséquent la question de l’origine de cette traduction. Avis aux lecteurs qui voudraient pousser davantage.

1 : Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 728.

2 : Andréas-Salomé L., *L’amour du narcissisme*, Paris, Gallimard, 1980.

3 : Andréas-Salomé L., *Correspondance avec Sigmund Freud*, Paris, Gallimard, 1970.

4 : Freud S., « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l’érotisme anal », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1982, p. 112.

5 : Freud S., « La sexualité infantile », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, Folio/essais, 1989, p. 113.



# Lacan Cotidiano



*El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan*

**nº 8**

---

## SUMARIO

La Escuela refugio y algo más... Zadig — *Clara M. Holguín*

Atrapados en la red — *Margarita Álvarez*

El poeta de las cenizas — *Claudia González*

## EL DEBATE ARGENTINO

La supervivencia del psicoanálisis depende de tener siempre presente su fin — *Silvia Ons*

Cuando uno por fin ve la piedra — *Aníbal Leserre*

---

## **La Escuela refugio y algo más... ZADIG**

Clara M. Holguín (Bogotá)

Hace dos años fui invitada a las Jornadas de la Sede Caracas (de la NEL) donde ya la crisis era una realidad constatable. Doy fe de ello. No sin temor acepté viajar porque valoré, y aún lo hago, el lugar que tenía para los colegas de Caracas, la escuela de Lacan. “Un instrumento para el psicoanálisis” como tratamiento posible de la crisis: crisis venezolana y crisis de los grupos caraqueños.

Bajo el nombre *Lo imposible de soportar* la Sede realizó sus Jornadas, y con ello, conmemoraron la reciente unificación de los grupos de Caracas bajo un mismo nombre. El título y la propuesta de la Sede era una interpretación. Me dejé interpretar por él.

Dar a la crisis el nombre de “imposible de soportar” supone pensarla desde la perspectiva de lo real. Real que pone en juego la clínica (*Apertura de la Sección Clínica, 1977*), y real del grupo analítico, al que ahora agrego, real de la política. Insoportable en su doble vertiente, lo que no se soporta, en tanto que inaguantable y, lo que no se puede sostener, portar. “Hay crisis, en el sentido psicoanalítico cuando el discurso, las palabras, las cifras, los ritos, las rutinas, todo el aparato simbólico se demuestra

súbitamente impotente para temperar un real que hace a su antojo. Crisis es lo real desencadenado, imposible de soportar”. (JAM). ¿No se trata de eso en Venezuela?

Por una parte el título y el trabajo propuesto por nuestro colegas parecía nombrar la crisis que por años mantuvo a los grupos caraqueños divididos y cómo la Sede encuentra una salida frente a ella. La decisión de cernir la alteridad mantenida, permite a la Sede (la Escuela) hacer síntoma de sus puntos de exterioridad y en un acto, que podemos nombrar con Lacan, un acto de Escuela, propone por vía de la unificación y la transferencia de trabajo, hacer una *Aufhebung* de lo imposible de soportar.

De otra parte, el significante “crisis” permitía hacer una lectura de “la realidad venezolana”, una realidad social, económica y política desbordada por la inflación y la devaluación que el capricho del Otro impone, así como la ruptura hoy evidente del Estado de derecho y los efectos ineludibles sobre la subjetividad.

*La Escuela refugio.* La Escuela se constituye para Venezuela en el lugar donde es posible alojar este insoportable al modo de la transferencia de trabajo: ¿Qué dicen los psicoanalistas de la crisis? ¿Cómo tratarla? Como decía Bassols, es el lugar para articular la extensión y la intensión, “la significación común y social de la crisis y el sentido más íntimo e intransferible de ella para cada uno”. Uno orientador que encuentra un modo de tratar lo imposible, es decir, de hacerse soporte.

No hay garantía pero hay lazo. Lazo “inédito” que propone Lacan, cuando anuda el Uno solo con los otros, por medio de la transferencia de trabajo. Se demuestra así que nuestra Escuela no es un concepto retórico, sino un refugio frente al malestar en la cultura, que nos compromete a la exigencia y el deseo de subjetivar lo que para cada uno es lo imposible de soportar.

Hoy, dos años después, la Escuela como refugio no parece suficiente frente a la realidad política de un país donde la libertad de expresión y el Estado de derecho no existen. El sueño y las palabras de un sujeto venezolano dan constancia de ello: “Se nos indicaba que debíamos ubicarnos en un cuadrado identificado con el número dieciocho. ‘Cuadrado’ es la delimitación que ha impuesto el gobierno venezolano a la ciudad donde viví hasta hace un año, Caracas. ‘No pasarán’ es una de sus consignas, más que una consigna es una orden que saben muy bien hacer cumplir. Dieciocho los años de mi hija mayor al salir de Venezuela. Fuera de la sesión de análisis, el dieciocho tomó el significado de una verdad que se afianza en el presente: los años del régimen en el poder... Aunque hoy viva en otro país, mientras a ese dieciocho se sigan sumando un año tras otro, yo como muchos —no sólo venezolanos— seguiremos conminados en ese cuadrado, y seguiremos oponiéndonos”.

*Una propuesta: ZADIG.* La movida *Zero Abjection Democratic International Group* a la que la NEL se une, constituye más que un refugio, una manera inédita de dar vida nueva a los ideales democráticos (Miller en Turín) y oponernos a aquello que va en la vía contraria del Estado de derecho.

Esta movida supone, si bien puedo seguir la orientación implícita en la propuesta de JAM, una posición sin etiqueta, no partidaria, es decir, una posición herética donde no se sustituye la obligación de pensamiento y hacer prevalecer el “deseo del analista”. La Escuela, además de ser refugio, no deberá permitir que se ahogue el discurso analítico. Es la pertinencia de una Escuela centrada sobre el pase. Una Escuela apasionante, pero sin pasión (P. Monribot).

## **Atrapados en la red**

Margarita Álvarez (Barcelona)

Los sucesos que desembocaron en la conferencia-debate de JAM en Madrid, me llevan a esta reflexión sobre el uso de las redes sociales y sobre dónde, y a quién, los psicoanalistas que tenemos una inscripción en la AMP, y por tanto un compromiso con ella y con nuestros colegas, decimos las cosas que competen de manera directa a nuestra relación con algún asunto de Escuela o de las escuelas.

Escribir de psicoanálisis en las redes sociales somos muchos los que lo hacemos, yo también. Las redes sociales son útiles: permiten estar más en contacto con los colegas, tener noticias de lo que hacen, nos ayudan a intercambiar textos e ideas, a buscar material o información que no encontramos, a difundir nuestro trabajo. Hay algo mucho más vivo en el buen uso que hacemos de ellas de lo que seguramente podrán conseguir nunca otros medios de comunicación que utilizamos en el seno de la AMP, cuya función además es otra.

Pero las redes sociales también pueden servir para lo peor. Hay un mal uso de ellas que puede ejemplificarse con la publicación de contenidos que atentan contra el lazo social con el otro, es decir, que van contra la definición y función misma de toda red social, que es la de hacer comunidad. La netiqueta, la etiqueta en la red, también lo afirma.

En el último año, algunos de los que frecuentamos las redes sociales dentro del conjunto de la AMP, estamos viendo algo de esto: me refiero en concreto a comentarios de colegas que en base a sus idearios, elecciones o preferencias políticas, se “autorizan” para atacar el lazo social con otros colegas o a las instancias de las escuelas. No puedo considerarlo más que como cierto extravío o desorientación, aunque sea transitoria —eso deseo— consecuencia de la pretensión de querer llevar la política al psicoanálisis y no al revés, como recientemente ha diferenciado y propuesto Jacques-Alain Miller.

¿Es ello culpa de las redes sociales? No. Ellas no son virtuosas o malévolas en sí mismas, ni Ideal ni resto, ni santuario ni cloaca. Se limitan a ser en cada ocasión lo que hacemos que sean, un espejo que refleja nuestra posición de enunciación.

El uso de las redes sociales requiere especial prudencia en el decir, de esa que nos habla Baltasar Gracián. Si bien, por un lado cada cual participa en ellas a título personal y en muchas ocasiones a nivel privado —léase: intercambio solo con los propios contactos—, por otro, ellas introducen una dimensión pública en lo que decimos o hacemos: por máximo que sea el nivel de privacidad elegida para nuestras publicaciones, otros que no son contactos, y que no pueden acceder directamente a lo que decimos, pueden sin embargo copiar y pegar comentarios nuestros que han compartido otros a los que sí conocemos. Esto hace que todos los que utilizamos las redes sociales no podamos ser ingenuos respecto a dicha dimensión pública indiscutible e ignorar que nuestras publicaciones pueden llegar no solo a quienes en principio estaban explícitamente dirigidas sino asimismo a aquellos que en principio parecería que no lo estaban. Así nuestros dichos pueden ser leídos, “atrapados en la red” por otros. O quizás podamos pensar que eran cartas que finalmente llegan a su destino.

En este sentido, las redes sociales ilustran bien las consecuencias de lo que ocurre con lo que decimos en general, también con todo lo que publicamos en cualquier medio, y más en internet, donde las posibilidades de difusión son mucho mayores y donde, además, no hay olvido. Ilustran que “uno es amo de sus silencios y esclavo de sus palabras”, aunque ello no nos

libre de que nuestros silencios también puedan ser leídos e interpretados, es decir, tener consecuencias.

Gracián recomienda no solo “hacer” sino también “hacer parecer”, es decir, el debido respeto a los semblantes, categoría a diferenciar como sabemos de toda hipocresía. Dice:

“Lo que no se ve es como si no fuese. No tiene su veneración la razón misma donde no tiene cara de tal. Son mucho más los engañados que los advertidos: prevalece el engaño y júzganse las cosas por fuera. Hay cosas que son muy otras de lo que parecen: la buena exterioridad es la mejor recomendación de la perfección interior” (1).

La prudencia, no implica en sí misma ni acción ni no-acción, sino saber medir el real en juego cada vez para calcular la mejor manera de hacer con él.

Entonces, si publicamos en una red social cuestiones que remiten a disensiones, dificultades, relativas a algún aspecto o persona de la AMP sabemos sobradamente que no nos dirigimos solo a aquellos colegas de la AMP que son contactos nuestros en la red social sino a *tutti quanti*, a muchos otros. Me pregunto por qué dirigirnos a otro auditorio para tratarlas, a una audiencia exterior y en la que, además, puede haber bastantes personas que están en contra, no solo de la AMP sino del psicoanálisis mismo. ¿Para qué darles carnaza? ¿De qué lado estamos? ¿En qué estamos?

Esos actos, esos silencios en ocasiones, o esos dichos no me parecen en primer lugar ni prudentes ni oportunos sino, como mínimo, polémicos, en el mal sentido, es decir, productores solo de malestar.

Todos ellos también me suponen, tengo que decir, en segundo lugar, cierta decepción –de la que me hago cargo. Yo habría esperado que si algunos colegas tuvieran alguna reflexión interesante que transmitir sobre el momento actual del psicoanálisis o de la AMP, si tuvieran algo que decir, “salieran” de la red para entrar en interlocución con sus colegas en los medios disponibles para ello.

Pero, como no ha sido así, los distintos actos, silencios y dichos que han podido apreciarse en las redes sociales desde hace tiempo constituyen para mí un enigma, en los dos aspectos señalados: en sí mismos y en tanto a la búsqueda de interlocución elegida.

Dicho enigma abre para mí a una interrogación que requiere el tiempo que me sea necesario para comprender y concluir.

En tanto psicoanalistas, estamos sujetos a una exigencia de bien decir y, también, como miembros de la AMP, a un principio de hacer con lo real del grupo analítico, con el real propio y con el ajeno, que es el principio del *affectio societatis*. Este principio como sabemos, nunca viene dado, no es automático, como lo es el amor a los que forman parte del mismo grupo o el odio hacia los que no forman parte de él y segregamos de su seno, es decir, el amor basado en la identificación que no es el principio que rige la vida de la escuela. El *affectio societatis*, por estructura, requiere un esfuerzo. Lo “fácil” es la pendiente estructural a la fraternidad principio mismo de la segregación; también surge “naturalmente” la inclinación a cerrar rápidamente el sentido sobre lo que pasa. Sabemos sin embargo las dificultades que ambas cuestiones comportan de poder desorientarnos respecto al real en juego.

Jacques-Alain Miller puso sobre la mesa en la Conferencia-Debate de Madrid una cuestión clara: la diferencia entre llevar la política al psicoanálisis o el psicoanálisis a la política. Y, a continuación, también con claridad, un proyecto colectivo sobre las maneras de poner en marcha

esto último en la AMP, en cada uno de los países donde radican sus escuelas. Todos y cada uno estamos convocados.

Hemos empezado a hablar de ello, pero se trata, según entiendo, de encontrar el relieve de esta distinción, y la complejidad del proyecto en cada lugar, sus posibilidades y sus puntos de dificultad. Como siempre en psicoanálisis, se trata de cernir el real en juego en cada síntoma, su imposible, para hacer algo posible.

Es el final de una época de extraterritorialidad y un nuevo comienzo, que más allá de que haya sido enunciado, hay que hacer existir. Yo, por el momento es el único final y el único comienzo que he podido advertir, y están en juego en ellos nuestro modo de entender la posición de los analistas y su acción.

Centrarnos en ello es seguramente más fructífero para el psicoanálisis y para el *affectio societatis*, es decir, para el conjunto de la AMP, que (de)batirnos en guerras con los colegas, lo cual puede implicar el riesgo de solidificar posiciones y hacer consistir grupos.

Salgamos de la red, también de la “interpretativa”, y recojamos el guante del verdadero duelo que nos interesa: duelo de plumas, de ideas, y no de espadas.

Es un momento inédito de creación de distintas redes (Movida Zadig), de redes distintas, de intervenir en ellas y apostar por nuevos lazos entre nosotros y con el Otro, para repensar nuestro trabajo en psicoanálisis y por el psicoanálisis.

El tiempo siempre precisa la posición de cada uno, es decir, la correspondiente elección, de la que, cada cual, es inevitablemente responsable.

1: Gracián, B., “Oráculo manual y arte de prudencia”, *Obras Completas*, Madrid, Editorial Espasa Calpe, 2001, Aforismo nº 130, p. 247.

## **El poeta de las cenizas**

Claudia González (Barcelona)

Así tituló Pier Paolo Pasolini su poema autobiográfico: *Poeta delle Ceneri*. ¿Cómo si no podía titularse una arista de la vida de este poeta? *Delle ceneri*, me parece, tiene dos lados: el de la vida y el de la muerte. De la vida, en referencia a aquél que renace de sus cenizas, y de la muerte, por aquello en lo que el cuerpo se convierte un largo tiempo después de morir. Sin embargo, se trata de la doble cara de un objeto que, como en *El Disco* —impresionante cuento de Jorge Luis Borges—, no tiene dos lados. Sí dos caras, pero no dos lados. Es la doble cara que bascula entre la vida y la muerte, entre la muerte y la vida.

A Pasolini las palabras no le alcanzaban para bordear el goce en su cuerpo para el que inventó la palabra *teta veleta*, agujero que intentó recubrir con la escritura, especialmente con la poesía. El fallo, ineludible, de ese intento, condición *sine qua non* de aquello que no deja de no escribirse, lo llevaba a aquel lado mortificante en lo que parecía una carrera sin fin para asir el real en juego.

Pero, de la misma manera, en ese punto “renacía”, una y otra vez, para cambiar de forma, de estilo, para intentar decir lo mismo a través del teatro, del cine, de la literatura.

Pier Paolo fue un hereje, sí. Como se expone en el libro *Cinema and Heresy*, cuya autora explica “*the political and social context within which Pasolini became both a leading figure and a significant*

*heretic*” (1). No en vano fue expulsado muy pronto del PCI (Partido Comunista Italiano) por su conducta “moral y política” (2), en alusión a su homosexualidad.

Como poeta, siguió de cerca a los clásicos italianos como Ungaretti y Leopardi, pero fue más allá de ellos. En todo caso, herético incluso para sí mismo y respecto a lo que otros hubieran podido esperar de él, se reinventaba una y otra vez como escritor. Sabemos que el Pasolini de *Ragazzi di vita* no es el mismo que el de *Orgia* ni el de *Petrolio*. Pero, sobre todo, se reinventaba como poeta, porque no buscaba sino hacer poesía con el teatro (inventó *Il teatro di parola*), con el cine (al que llamó *Il cinema di poesia*), con la escritura en todas sus formas. Su motor: su *lalangue* y el *ab joi* de la poesía provenzal, experiencia de goce de la que nos dice que es la constante de toda su producción.

¿Cómo entonces reducir a Pier Paolo Pasolini a “intelectual orgánico”? Es cierto que la idea que él transmite del lugar del intelectual en la cultura proviene en parte de los escritos de Antonio Gramsci, *Quaderni dal carcere* (3), donde este desarrolla ampliamente el concepto de intelectual orgánico. Sin embargo, los temas de mayor interés para Pasolini, en relación a su modo de entender la función del intelectual en la sociedad, eran aquellos que el fascismo había rechazado y vuelto marginales, como los dialectos, suburbios y tradiciones, y todo lo relacionado con este ámbito. Con respecto a lo cual su posición fundamental era la del poeta.

En todo caso, para Pasolini la marginalidad lingüística y moral no era sólo una pose o una metáfora, era una marginalidad física —nos dice Enzo Siciliano en la biografía de su amigo—, una marginalidad que se extendía más allá de los límites de las ideas marxistas del proletariado, poniéndolas en cuestión. Así, si el friulano era marginal, lo eran aún más los suburbios romanos, el Ricetto y sus tipos humanos. Ambas cosas se convirtieron en el ejemplo, en la imaginación de Pasolini, del concepto gramsciano de una “literatura nacional” (4). Verdadera paradoja, subversión imposible de encuadrar en una acción educativa, mucho menos política, nunca destinada a ser absorbida en el discurso de un partido.

Marcar el nombre de Pasolini con el sello del intelectual afín a un ideario político concreto, hacer de él un ideólogo y un educador, nos lleva a perder al otro Pasolini, el que él persistió en ser, el artista, el poeta, que logra que entre sus versos se deslice siempre algo de lo que no se puede decir. Nos perdemos al Pasolini artista herético en todos los géneros que practicó, herético en y a través del arte. Y perdemos una posibilidad única de preguntarnos hasta qué punto para la política —la del inconsciente— es necesario el arte. Y ante todo, la poesía.

\* Miembro de la AMP-ELP. Directora de la revista *Freudiana*.

1: Green, N., *Pier Paolo Pasolini, Cinema as Heresy*, Princeton University Press, 1990. “El contexto político y social en el que Pasolini se convirtió tanto en figura líder como en un importante hereje”. (La traducción es mía. La palabra “significant”, aquí, hace alusión a “importante” pero también a “significante” como tal).

2: Naldini, N., *Pasolini, una vida*, Barcelona, CIRCE, 1992.

3: Gramsci, A., *Cuadernos de la cárcel*, Edición Kindle, 2009.

4: González, C., *La escritura en Pier Paolo Pasolini: Lalangue y el uso de la letra*, DEA del Instituto del Campo Freudiano en España, 2017.

## EL DEBATE ARGENTINO

### La supervivencia del psicoanálisis depende de tener presente su fin

Silvia Ons (Buenos Aires)

La supervivencia del psicoanálisis depende de tener presente su fin, la posibilidad de que rinda sus armas... Su temporalidad no sigue un continuum a modo del tiempo cristiano, su vida está siempre amenazada por las resistencias que siempre lo acompañan y no sería nada sin ellas. El psicoanálisis no va de suyo como pueden serlo otros saberes hay que revivirlo día a día, su final estuvo en su mismo nacimiento. Sabemos que Lacan piensa el pase como el momento en el que el analizante deviene analista. Pero, ¿cómo ceñir ese momento, si tenemos en cuenta que también afirmó: “Si hay alguien que se la pasa pasando el pase, ese soy yo”? (1). Tal aseveración indica que un analista no se produce de una vez y para siempre, es decir que Lacan considera un tiempo vinculado con la repetición. También dijo que hay que reinventar el psicoanálisis cada vez. Precisemos: el analista no se produce por sí mismo ya que más bien es producido y cada vez, es decir nunca de manera consumada. Respecto a su propio análisis, pasándosela pasar el pase. Respecto a sus analizantes, surgiendo como efecto de las consecuencias de su acto que siempre y *a posteriori* lo producen, y nunca para siempre. ¿Y si no hay mutación subjetiva perenne no es acaso nuestro deber ético revivir esas tantas veces por las que “pasamos”?

La ponencia de Jorge Alemán es, para mí una advertencia necesaria y no un final apocalíptico, es la que me acompaña cada día al ir al consultorio y es lo que me pesa cuando no la tengo en cuenta. Lacan quería que los psicoanalistas estuviesen siempre en el banquillo de los acusados en el sentido de someterse día a día a la prueba de verificar si están a la altura del psicoanálisis. Dijo incluso que de tener que elegir entre el psicoanálisis y los psicoanalistas, optaba por el psicoanálisis. Quizá sea bueno pensar que los psicoanalistas están mal de salud ya que tienen síntomas que pueden obstaculizar el trabajo analítico, pero eso es bueno: los lleva a someterse a la prueba. El fracaso no es una mala palabra para el psicoanálisis así como las resistencias del paciente son una brújula que permite que nos orientemos acerca de que en esos puntos hay algo importante. La buena salud de los psicoanalistas sería fatal para el psicoanálisis ya que los privaría de la necesidad del control, de la revisión de sus acciones, no hay analista consumado, no hay psicoanálisis para siempre y es por ello que puede sobrevivir.

1: Lacan, J., “Sobre la experiencia del pase”, *Ornicar ?*, Ediciones Petrel, Barcelona, p. 39.

### Cuando uno por fin ve la piedra

Anibal Leserre

Ante todo, una aclaración respecto a desde donde escribo estas desordenadas notas: desde mi historia, que, como la de todos, se entremezcla y es parte del devenir de acontecimientos que nos llevan, a veces, sin quererlo, y otras tantas, sin saberlo. Sin saberlo por un tiempo, no importa mucho la duración del tiempo de comprender, lo interesante es alcanzar el momento de concluir.

He recorrido y atravesado distintas escansiones, destaco el eje de la religión a la política y, desde ella, al psicoanálisis; por supuesto que quedan restos. También con la experiencia profunda de que en cada una de estas, intenté siempre ir hasta el final; las vías fueron diversas, pero no están ausentes el sacrificio, el ideal de un mundo mejor, la búsqueda de mi extimidad. Ahora me encuentro, y no por azar pero tampoco por destino, con una nueva oportunidad: la de incluirme en la movida de llevar el psicoanálisis a la política, y me alegro; veremos cómo puedo ir en ese camino. Por el momento estamos conformando con algunos compañeros de ruta un grupo llamado “Política & Extimidad”, inscripto en la “Movida Zadig”.

Sin embargo, lo que impulsa estas notas es el pasaje, y en mi caso su reverso, de la política al psicoanálisis y el llevar el discurso analítico a la política, no desde un partidismo (cuestión que cambia radicalmente la cosa), y con el intento de bajar las identificaciones, o simplemente ponerlas entre paréntesis.

No creo que nadie pueda ubicarse por fuera del peronismo en la Argentina, más allá de su posición; es un fenómeno que en nuestra historia nos toca a todos. Un “nos toca” en diversos momentos y circunstancias. Larga sería la cronología de esos hechos desde su aparición hasta la fecha; no intento hacerla, solamente quiero señalar algunos puntos de su movimiento pendular, que están en debate hoy.

El primero —y no por orden de importancia—, Perón dio lugar, acogió a muchos nazis después de la guerra; es un hecho, como también lo hicieron los EE. UU y otros países. Esto no lo disculpa, pero señala un contexto político.

El segundo, Perón llevó adelante tres gobiernos elegidos democráticamente: los dos primeros terminaron con un golpe militar que no respetó el Estado de derecho, el último con su muerte y la continuidad de Isabel Perón (me atrevo a decir que en esa continuidad hubo una ironía de Perón, pero que sus consecuencias fueron no solo simbólicas sino reales) hasta el golpe de 1976; nuevamente, el Estado de derecho no fue respetado.

Sin embargo, tampoco podemos negar que durante los años 1973-1976, tampoco estuvo plenamente vigente el respeto sobre el Derecho, y allí ubicamos a la Triple A y sus acciones. Perón ¿no sabía?, ¿estaba rodeado?, ¿la impulsó? Cada uno tomara la hipótesis que considere más acertada, pero es innegable que no podemos ampararnos en el desconocimiento: él no podía desconocer hechos que la Alianza Anticomunista Argentina llevó adelante. He intentado ficcionalmente ubicarlos en la trama de una novela, publicada hace un par de años, *Contra el destino...* No podía escribir sobre eso de otra manera, ahora pienso que el pasaje más arriba señalado me lo va a posibilitar, queda en mi elección hacerlo.

Luego el golpe, los desaparecidos, las políticas económicas, la complicidad civil, el voto de confianza a los “militares que venían a salvar a la patria”, los exilios, los silencios forzados, los silencios elegidos, las palabras y un largo y doloroso camino, con guerra incluida, hasta el restablecimiento de la Democracia. El “Nunca Más” y los juicios, las marchas y contramarchas, donde el peronismo no estuvo ausente, más bien muy presente, en su movimiento pendular, lo que también quiere decir extremos de la herradura, lejanos y cercanos a la vez. Derechos humanos defendidos y consolidados, un ejemplo —dicen— al mundo. Acuerdo plenamente. Las embestidas actuales contra ese Estado de derecho, el fallo del 2x1, la gigantesca y emocionante marcha para repudiarlo, las contramarchas de un partido en el gobierno que pareció impulsarlo (el fallo) después lo criticó, en fin esos son movimientos de la política partidista.

Nos vamos metiendo y acercando a los tiempos que corren reales y virtuales.

Pero antes, el psicoanálisis en la Argentina. Una historia de inserción y de crecimiento sostenido (incluido los diversos exilios) en donde el discurso se afianzó con Lacan, donde las

marchas y contramarchas institucionales se aclararon con la intervención sostenida de J.-A. Miller, no solo en ese aspecto, sino también, y fundamentalmente, como Orientación.

Ahora, la misma Orientación nos llegó desde Madrid. Interpretación, lectura, puesta a cielo abierto de una crisis de comentarios y pasillos. Son diversas las lecturas y caracterizaciones que podemos hacer. Pero es innegable que nos tocó en lo simbólico, lo imaginario y lo real, a cada uno y a todos. En la EOL (Escuela de la Orientación Lacaniana) y fuera de sus paredes (institución). Estamos en este tiempo de comprender y no espero un momento de concluir que valga para todos sino para cada uno. Pero, que cada uno lo transmita a la Conversación colectiva, lo entiendo como una manera de hacer existir la Escuela Una. Nos tocó, decía, pero no nos estancó, todo lo contrario, y es más, puso en marcha una propuesta fundamental para los tiempos y época que atravesamos, que para nombrarla decimos de la vigencia del neoliberalismo junto a la incidencia de la ciencia. La propuesta de llevar el psicoanálisis a la política como manera de interpretación del malestar, y poder contrarrestar el empuje/presión sobre el psicoanálisis.

Además, y no es de poca importancia, llevar el valor de la palabra, en el sentido de plena, dado por Lacan, ante la palabra vacía de la política, una palabra que oscurece, teñida de segundas intenciones y en la cual la voluntad de poder se expresa y se oculta en un doble juego. Una palabra definida con el término de posverdad (declarada “palabra del año 2016” por el Diccionario de Oxford): ella describe que el discurso político, en tanto pretende incidir en la opinión, deja de lado los hechos y apela a las emociones y creencias. El término fue acuñado por S. Tesich al describir el síndrome de Watergate: “Llegamos a igualar la verdad con las malas noticias, y no queríamos más malas noticias [...]. Entonces, miramos a nuestro gobierno y le pedimos que nos protegiera de la verdad. [...] De una manera muy fundamental, nosotros, como pueblo libre, hemos decidido libremente que queremos vivir en un mundo posterior a la verdad (*a post-truth world*)” ( 1). H. Frankfurt, tomó el término *bullshit* (palabrería, discurso vacío) y lo teorizó señalando la particular relación con la verdad de quien lo utiliza con fines políticos. El *bullshit* no es una falsedad o mentira, sino que tergiversa lo que está haciendo, ya que no es su intención ni informar una verdad ni ocultarla, solo toma un hecho con el fin de lograr su objetivo, es decir, su engaño, es sobre intenciones y no sobre hechos. Es un discurso performativo que intenta producir emociones favorables en una dirección y que tiende a buscar una hegemonía discursiva que ocupa el espacio social, así el imaginario colectivo se satura de afirmaciones denigrantes e improbables y aunque se las saben falsas, se instalan como realidades que no merecen ser corroboradas (2). Me he explayado en estos conceptos y sus efectos, porque los considero muy apropiados para ubicar las coordenadas que atraviesan la política de mi país hoy, en 2017, y que viene siendo utilizada por los operadores del mercado, desde hace unos años con más que un relativo éxito, produciendo lo que A. Giddens llamó una *incertidumbre fabricada*.

Sin el ánimo de concluir estas notas dispersas, solamente me detengo sin final, ya que estamos en camino, lo continuamos: el de mantener el psicoanálisis como la puerta abierta a lo subjetivo, y esto pasa hoy (no solo, pero con un gran grado de importancia) por llevarlo al campo político desde una palabra plena.

1: Tomado de Alejandro Katz, “Estrategias bélicas de la posverdad y la ‘sarasa’”, *Revista Ñ*, 13 de mayo de 2017.

2. *Ídem*.

**Lacan Cotidiano**

*Redactor jefe:* Miquel Bassols

*Redactora adjunta:* Margarita Álvarez

*Comité ejecutivo:*

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy

---

---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*  
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – navarinediteur@gmail.com

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

*Rédacteur en chef* : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettistes* : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE [LACANQUOTIDIEN.FR](http://LACANQUOTIDIEN.FR) [CLIQUEZ ICI.](#)